

PAUSILIPPE

ZANZIBAR

19-9-19 : arrêté de la cour de justice européenne légalisant les communautés expérimentales afin de stimuler l'innovation sociale (...) Premières comex sur le territoire italien : *Quinta rua di Castello, Comunità islamica di Verona, Sestiere di Eboli*.

La fille entre dans le bar, consulte son cell, rit toute seule. Elle est petite, les cheveux très courts décolorés, Carlo la repère tout de suite, il a l'œil pour les nouveaux venus. A mieux regarder, dire *la fille* est un peu exagéré. Elle s'habille jeune, mais son visage et ses yeux trahissent son âge.

« Excusez-moi, je suis en retard, je n'ai pas pu vous appeler, et puis ce n'est pas triste de se garer dans le quartier. Finalement je suis venue toute seule, mon collègue arrivera plus tard... peut-être. S'il arrive à poser la voiture à un endroit où on ne nous la démolira pas. Sale quartier. Donc, c'est ça, le Posilippo ? »

Elle s'appelle Forni, il ne connaît pas son prénom, elle a le visage dur, les lèvres très minces, ses yeux cherchent le cendrier sur la table mais elle ne paraît pas spécialement contrariée de son absence. Elle sort une petite tablette, sourit froidement. « Vous permettez ? », en fait il n'a pas le choix, les flics ne laissent jamais le choix.

Ça ne va pas lui plaire... Son machin ne se connecte pas. Elle grimace.

« On peut aller en face », dit Carlo. « Le bar de l'autre côté de la rue a un bon réseau. Bien sûr, les consommations sont plus chères. » Sa voix, ses gestes à lui trahissent sa nervosité et elle ne fait pas spécialement d'efforts pour le mettre à l'aise. Le même sourire froid, le regard d'un bleu pâle qui rit de quelque chose qu'elle est la seule à comprendre.

« Non, ça va aller. Ici, c'est très bien. »

Elle pianote sur son machin, s'agace un peu, lance une application professionnelle à l'interface vieillotte. Un enregistreur ? Puis elle commande un café et un jus de gingembre à la menthe. Pendant l'attente elle regarde tout autour d'elle, le décor tout simple, ethno-nomade, Caterina qui fait le service, sourdement hostile, les quatre pages du dernier numéro du *Diario di Posi* épinglé au mur. Une chose qu'elle ne peut pas voir : que Mlle G. devrait être là à la place de Caterina, que ça ne tourne pas comme d'habitude, que les rares habitués du bar ne voient que ça,

que tout le monde sait que Mlle G. est dans son antre à pleurer, entourée et protégée par la bande des femmes. L'autre se lève, on dirait encore qu'elle cherche un cendrier, mais non, elle va consulter les annonces, les chroniques, le *jardin d'Antinoos*... Elle s'attarde sur ce dernier, Carlo y voit un mauvais présage. Il se force à se détendre, il ne risque rien, il n'a rien fait d'illégal et Ferru est en sécurité. Elle revient.

« On va commencer. Quand avez-vous vu votre frère pour la dernière fois ? »

Dans le jardin d'Antinoos #34, une boucle narrative s'achève. Yinnis est de retour dans la forêt des statues, un endroit connu si ce n'est un refuge. Elzemar est sur ses traces avec ses trois chiens monstrueux, on ne voit pas trop en quoi les arbres l'empêcheront d'avancer jusqu'à elle, Yinnis a pris de l'avance en se transformant en panthère, elle a besoin de paix et de repos, elle s'est endormie, roulée en boule entre les racines d'un grand arbre, le sommeil lui est très doux, elle ne se réveille qu'au crépuscule. A-t-elle entendu un aboiement ?

Il y avait cinq croix sur le feedback au crayon du #34, ce qui est bien pour la fiction de dernière page du Diario. Mlle G. dit que le feuilleton doit continuer. Les Tamouls de l'aile nord voudraient qu'on remplace cette page par quelque chose de plus utile. Mlle G. dit avec son drôle d'accent et son italien tordu : « un peu d'art au milieu de l'utilitaire. »

Ferruccio est arrivé le 10 mars, il y a un peu plus d'une semaine. Il est parti dans la nuit du 15 au 16. Carlo ne s'attendait pas à cette visite, non que ses relations avec son grand frère soient mauvaises, mais ils mènent tous les deux des vies sur des voies différentes. Ferru était installé au bar, là même où ils se tiennent maintenant, cette table-ci, il avait sorti sa console, il bossait. Carlo venait de récupérer Felix à l'aire de jeu et quand le petit a vu son oncle, il s'est précipité vers lui en poussant de grands cris « Zio Ferru ! Zio Ferru ! » et tout le monde au Posi a appris dans l'instant que Carlo avait un frère. Ils ont pris un café ensemble, les gens étaient amusés par la dissemblance des deux, le grand chauve, costaud, assuré, et le petit brun, mince, à cheveux longs. Ferru a demandé s'il pouvait rester quelques jours, il avait des difficultés avec sa copine, elle venait de le mettre à la porte pour la troisième fois et là, il avait besoin de s'isoler un peu, de respirer. De voir son neveu. Carlo a accepté, bien sûr. Il a présenté Ferru à Caterina, aux autres filles du conseil, puisque les règles du Posi veulent que l'accueil d'un hôte soit un choix collectif. Elles ont accepté volontiers, le charme et la bonne volonté de Ferru avaient opéré.

« Il ne vient pas souvent ?

– Non. Le Posi, ce n'est pas son truc.

– Pas son truc ? Expliquez-moi ça. »

Carlo regarde l'écran de la tablette mais celui-ci s'est assombri, qu'est-ce que c'est que l'application qu'elle a ouverte ? Un détecteur de mensonges ? Est-ce que la police a le droit de faire ça ?

Pas son truc, non. Ferru est grand, costaud, bon vivant, libéral, carnivore.

« Ici c'est un lieu communautaire, chaque famille a son appartement mais on partage les espaces communs, on anime le bar, le potager, la coopérative, le jardin d'enfants. On partage des valeurs.

– C'est mignon.

– Je ne dirais pas ça comme ça. »

Est-ce qu'elle se moque de lui ? Pourquoi est-ce que le Posi n'est pas le truc de Ferru ? Pas seulement parce qu'ils sont végétariens, ou déconnectés, ou open-borders.

« Mon frère ne le dit pas comme ça, mais il nous trouve hypocrites. Il pense qu'on ne vit pas dans le vrai monde, là où les gens en bavent. Il est scandalisé que les comex comme le Posilippo touchent des subventions du FSE pour que des fils de riches puissent se payer un appartement en duplex avec un jardin bio, une garde d'enfant assurée et des gentils immigrés qui vivent en dessous de chez eux à qui on dit bonjour pour se faire une bonne conscience.

– Ah oui, je vois. Vous êtes un fils de riche ?

– Mais non ! »

Il manque de se lancer dans une tirade pour se justifier. Lui, fils de riche ? Bien sûr, les parents n'étaient pas pauvres, loin de là, mais ni Ferru, ni lui... Elle attend, et son regard froid dément son sourire. Quand elle voit que le silence se prolonge :

« Alors il est arrivé le 10, votre neveu était content, votre compagne a accepté d'avoir son encombrant beau-frère à la maison.

– Je vis seul avec Felix, la mère du petit est à Ercolano. Et Ferru est bien élevé. Il a aidé à la maison, il s’est occupé de Fe, il a participé à la vie communautaire, respecté les règles du Posi que je lui ai exposées...

– Oui, j’ai compris, c’est un bon garçon. Il est resté six jours. Et à aucun moment il ne vous a dit pourquoi il est venu se planquer chez vous ? »

Caterina nettoie le bar, arrange les chaises ; madame l’administratrice tire sa tête des mauvais jours et Carlo lui en veut de se retrouver ici en face de l’inquisitrice faussement sympa. Forni boit une gorgée de café, regarde sa tasse comme s’il était particulièrement bon (il l’est), puis passe à autre chose.

« A quoi est-ce qu’il passait ses journées ? D’après ses relevés téléphoniques, monsieur Ferruccio Seyers est plutôt du genre actif, toujours en train de parler à ses clients, à ses contacts, à être en réunion ici ou là. Du genre à risquer un cancer de l’oreille droite à cause des ondes E-M. Il devait s’emmerder dans votre monde déconnecté. Jamais son téléphone n’y a accroché la moindre antenne.

– Il s’était fait mettre dehors par Francesca et...

– Oui, oui, je suis allé discuter avec mademoiselle Francesca Baroncelli, fort jolie fille d’ailleurs, et elle vient de rentrer d’un voyage de deux semaines au Canada, elle est un peu déçue qu’il ne soit pas venu l’attendre à l’aéroport. Autant pour la séparation douloureuse. Alors, il devait s’emmerder ici, votre frère, non ? »

Bien sûr que Carlo n’y avait pas cru, il ne fait même pas semblant d’être surpris.

« Il a fait du bricolage, il m’a aidé à m’occuper de Fe, ça m’a permis d’aller plus souvent au bureau, mon ex-femme a beaucoup de travail en ce moment, on est très souples sur la garde du garçon et ces derniers temps je le prends en charge un peu plus souvent. Il a beaucoup aidé dans les espaces communs, les gens étaient contents de sa présence. »

Oui, Ferru s’ennuyait. Il a réparé la lampe de la cuisine, le placard à vêtements de la chambre de Felix, huilé toutes les serrures et tous les gonds. Ça lui a pris moins d’une journée. Il a servi au bar et s’est occupé du jardin où il a fini de monter la treille. Et surtout il a dragué Mlle G. et lu le *Diario di Posi*.

« Je pense que c’était une bonne chose pour lui d’être déconnecté de son téléphone pendant quelques jours. C’est un peu effrayant au début, mais très libérateur, je vous le recommande si vous avez l’occasion, on renoue avec des relations beaucoup plus...

– Epargnez-moi ça. Ecoutez, Carlo, il va falloir arrêter de me prendre pour une conne, ou alors ça ne va être marrant pour personne, et notamment pas pour

vous et pour votre vie bien rangée. Les statuts de votre petite communauté impliquent que les activités criminelles entraînent une exclusion de fait. Vous avez envie que je vous implique pour complicité de recel ? »

Carlo est cloué à sa chaise, un vague goût de bile apparaît dans sa bouche. Elle sourit, comme pour atténuer la dureté de ses paroles, mais les sourires de cette femme n'ont rien de rassurant. Elle tapote sur la table et paraît chercher quelque chose de gentil à dire.

« Alors, ça fonctionne comment, vos brouilleurs ? »

Le #35 était en dernière page du Diario di Posi du 11 mars. Yinnis se réveille au crépuscule, le soleil vient de se coucher, elle entend les chiens dans le lointain, elle ne sait pas de combien de temps elle dispose. On la voit se glisser entre les branches basses, ses pieds nus pèsent légèrement sur la terre meuble, les ombres jouent sur sa peau. Soudain elle se retrouve face à la statue. Le marbre blanc veiné, les très douces lignes du jeune homme, le regard déjeté, les yeux blancs. Antinoos, l'amant perdu.

Elle devrait fuir, vers les collines noires, si elle parvient à se transformer de nouveau, si elle passe par la rivière, alors elle a une chance. Les sons portent loin, de nuit, les chiens ne sont pas si proches... Et pourtant elle s'arrête. Elle ne savait pas qu'elle passerait ici, ses pas l'ont menée malgré elle. Elle s'approche de la statue d'un pas lent et prudent, de peur de la faire sursauter, elle ne restera pas, elle va s'enfuir...

Elle n'en fait rien. Elle tourne autour comme un chat, de plus en plus proche... Bondit sur le piédestal, colle son corps au marbre froid, lui murmure à l'oreille des paroles d'amour (elle devrait partir). La pierre n'est pas si froide, comme si la chair sous la surface lisse du marbre ne demandait qu'à vivre... Elle pose la main sur cuisse de marbre et la pierre prend un peu de sa chaleur et de sa vie, elle cherche les lèvres de marbre et y écrase les siennes et ses seins pressent contre la poitrine de marbre.

(y a-t-il autant de mots, des mots aussi explicites dans le récit ? Probablement pas.)

Les épisodes du jardin d'Antinoos suivent des cycles, il n'est pas sûr que cette histoire ait jamais une fin. Le décor bucolique et doré (le jour) et terrifiant (la nuit) rappelle aussi bien la machine à explorer le temps de Wells, que le pays arcadien de certains tableaux du Titien. Yinnis fait des rencontres avec des créatures étranges, toujours plus ou moins menacée par le chasseur qui a manqué de la prendre à l'épisode #3, la question toujours en suspens étant celle de l'éveil

d'Antinoos. Le #35 est le troisième épisode ouvertement érotique, ceux-ci ont au moins autant de succès que les meilleurs des autres (cinq croix, en l'occurrence, pour en donner la mesure).

« Ça fonctionne comment, vos brouilleurs ? », ça a été en vérité la toute première question de Ferru en arrivant le 10 mars, juste après les politesses et les chatouilles pour faire hurler Felix. Et Carlo s'est senti obligé de lui répondre, il fallait être à la hauteur pour le grand frère. Il avait expliqué la saturation des fréquences par pulsation, les filtres intelligents, le routeur honeypot, toute la technologie utilisée au Posi pour se passer de la technologie. Et Ferru considérait pensivement son cell qu'il ne parvenait pas à ôter de sa poche.

Il explique la même chose à Forni.

« Ça fait que le Posi n'est pas un lieu nowave. Si vous êtes allergique aux ondes E.M. tant pis pour vous. Mais les appareils de communication sans fils ne fonctionnent pas, et les réseaux filaires sont interdits à l'intérieur de la résidence.

– Alors vous vous rendez visite entre voisins et vous vous faites de jolis sourires, un peu comme elle... (elle désigne Caterina, toujours aussi fermée)

– Nous croyons à la valeur de la présence, à sa qualité propre. Et nous valorisons l'intelligence émotionnelle. Ironie, implicites et sous-entendus blessants sont découragés.

– Quel univers charmant.

– Vous auriez du mal à vous adapter.

– Laisse-moi ce genre de remarques marrantes et réponds à mes questions. Ton frère, il était sage ? »

Carlo en a sans doute fait un peu trop. Avoir posé un congé pour la matinée du mercredi afin de passer du temps avec lui, « pour parler » parce qu'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, et que Ferru valorise tellement la famille. Caterina avait insisté pour que Carlo prenne du temps pour « tout expliquer » à son frère. Elle espérait sans doute une recrue supplémentaire, un nouveau converti à leur mode de vie, un type gagnant bien sa vie. Carlo avait déjà réussi à convaincre les Castelli de s'installer, il savait s'y prendre pour détailler la loi du Posi, ses applications concrètes. Il avait ressorti le discours sur les espaces collectifs : le jardin, le café, l'école ; sur l'alimentation (en public) ; sur le recyclage ; les véhicules personnels (et leur interdiction). L'utilisation de l'eau et de l'électricité

et des quotas. Les règles de communication en face à face, l'interdiction des appareils à antennes, l'absence de réseau, même filaire, la salle de courrier et de son utilisation pour toutes les communications électroniques. Et bien sûr, le plus important : la *juste distance*, la *sollicitude*, la *longanimité*, l'*attention au collectif*, l'*intelligence émo*.

Forni agite la main pour dire que ça suffit.

« Ça faisait longtemps que je n'avais pas été au catéchisme... Il a supporté ça combien de temps, ce pauvre chéri ?

– Pourquoi est-ce que vous le cherchez ? »

Elle tape d'un geste sec sur la table ce qui envoie valdinguer la tasse de café vide, qu'elle rattrape juste avant qu'elle ne tombe de la table. Carlo sursaute. Elle sourit toujours et n'a même pas besoin d'élever la voix.

« Je n'ai pas été claire ? Je pose les questions et tu réponds. Je le cherche pour une affaire le concernant. Et si ce n'est pas évident, redis-toi que tu l'aideras plus en répondant bien gentiment qu'en tentant de le cacher, même si je sais qu'il n'est pas ici. »

Elle le cloue là, il devrait être ailleurs. Au bureau, à marcher dans les rues, à s'occuper des comptes du Posi, des matériels à renouveler, des prochaines vacances de Fe. Il avait oublié l'horreur de ces moments d'examen, où on est coincé, fautif. Il voudrait être seul au café à travailler ses textes et que Mlle G. fasse le service, comme d'habitude. Que Ferru ne soit jamais venu.

Il ne se passe rien dans le #35. Yinnis est debout contre la statue, elle l'embrasse, elle imagine, rien de plus. Dans cet épisode, on ne s'intéresse pas à ce qui se passe mais à ce qui s'est passé, à ce qui pourrait se passer. La statue ne prendra pas vie, mais elle pourrait, Yinnis le veut si fort que par la magie du récit on passe du fantasme au fantasme réalisé. On voit presque la main de marbre posée au creux des reins d'Yinnis, Antinoos ouvrir les yeux et reprendre conscience, allongé dans l'herbe, et elle dans un instant oublié au creux de la nuit et qui chevauche le corps de chair/le corps de marbre. Le récit alterne le positif et le négatif, tout ceci est d'autant plus vrai que les chiens et les chasseurs se rapprochent. Dans les trois dernières lignes, elle s'arrache à la statue, les chiens sont tous proches, le temps redevient linéaire...

La petite comédie familiale était assez pénible, même si Ferru se montrait somme toute très agréable. Carlo lui en voulait de ne pas passer plus de temps avec Felix. Pour le reste, Ferru jouait le jeu du Posi sans se plaindre, félicitant les cuisiniers qui servaient les saltimbocche de seitan à la sauge, s'enquérant de toutes les règles, rendant des services à chacun au point qu'au repas collectif du samedi Carlo a eu droit à toutes sortes de compliments sur ce frère qu'il avait caché si longtemps.

En vérité, Ferru rongait son frein, ouvrait et fermait son cell, squattait la salle de courrier ne consultant que des comptes anonymes, Carlo avait vérifié en scannant son historique. Dès le premier jour il avait jeté son dévolu sur Mlle G. Il l'avait repérée le soir du 10, alors qu'ils buvaient un verre de vin sur le balcon. Elle était dans le potager, arrosant les plants de légumes que la tombée du soir avait plongés dans l'ombre.

« Vraiment jolie, la serveuse. Et elle rend tous les services, elle fait la bonniche, elle sarcle le jardin...

– Elle vit ici et elle y travaille. C'est la seule salariée de l'association.

– Elle a quelqu'un ?

– Je ne sais pas. »

Ferru a ri, à juste titre.

« Tu vis ici, votre café asso est une vraie place de village, si quelqu'un pète trop fort c'est une affaire nationale et tu me dis que tu ne sais pas si elle a quelqu'un ?

– Ce ne sont pas mes affaires !

– Intelligence émotionnelle : elle te plaît. La présence à l'autre, ce n'est pas un truc pour baiser plus facilement ? »

Dans le #36, Yinnis fuit de manière éperdue, les chiens sont proches, elle tente en vain de se transformer. Elle se dirige vers les noires collines, malgré l'aura de danger qui entoure ce lieu, espérant que ses poursuivants renoncent et abandonnent. Des vals étroits, des rochers, des failles... Puis la terre s'ouvre et l'engloutit.

La scène est frappante. Une surprise, une chute terrifiante, la plongée dans un inconnu glacé, le choc du sol d'une grotte enténébrée. Les chiens aboient à la surface, loin, mais Yinnis sent une présence obscure, quelque chose/quelqu'un s'approche, qui la guette, la désire, la veut.

Les questions de Forni ne tournent heureusement pas autour de de Mlle G., mais plutôt des immeubles en construction à Afragola, des affaires bancaires et immobilières de Ferru, elle semble être au courant de beaucoup de choses. Carlo n'a jamais voulu en savoir trop sur le business (légal, toujours légal) de Ferru, il n'a pas de mal à rester évasif, retrouve un peu de calme, le temps file, bientôt onze heures, Carlo aimerait qu'elle finisse son interrogatoire et qu'elle parte, laissant les choses comme elles sont. Si Caterina n'avait pas appelé, Forni ne serait pas là à tourner autour du pot. Si Ferru avait su se retenir...

Mlle G. n'est pas là. Elle est dans son studio, son antre, Caterina a dit qu'elle n'avait pas cessé de pleurer depuis hier paraît-il même si on ne l'a su que ce matin. Ses « amies » se relaient auprès d'elle, entretenant les sentiments négatifs afin de bien appuyer là où les choses font mal. Mona a proposé de passer la voir mais elles ont refusé, parce que Mona aurait pu atténuer les choses, distinguer ce qui était important, reconforter Mlle G., et la police n'aurait rien eu à faire ici.

Pas d'ironie, de second degré, de dissimulation. Ferru a été très souriant, très franc, pliant les travaux de force, comprenant en un clin d'œil le rôle et la position de la « concierge » du Posi.

« Elle n'a pas de papiers, elle est planquée en Europe depuis trois ans. Elle se débrouille vraiment bien en italien. Mais elle doit bosser ici, faire la bonniche, parce qu'elle n'a pas le choix.

– Elle est serviable, c'est tout.

– Au Kafiristan, les femmes sont élevées comme ça. Elle n'a même pas le choix. J'adore comment vous dissimulez vos talents d'exploiteurs derrière vos bons sentiments. Ne le prend pas mal. Je me moque. »

Il s'intéressait à tout ce qu'elle faisait, et elle se plaisait en sa compagnie, c'était visible. Bien sûr, elle parlait peu, Mlle G. n'a jamais été bavarde. Carlo avait toujours aimé la façon dont elle écoutait, ses très longs cheveux dissimulant à moitié son visage. Quand Ferru ne dégoisait pas sur les bourgeois hypocrites se construisant un paradis bien ordonné avec l'aide de quelques artistes et d'une poignée d'immigrés pour la mixité sociale, il ne parlait que d'elle. Ça rendait pénibles leurs moments d'intimité juste avant les repas avec Felix.

Puis il avait découvert le *Diario*. Il avait fallu lui expliquer comment G. tenait cette publication à bouts de bras. Un journal imprimé de quatre pages, tiré à cinquante exemplaires, paraissant le samedi, plus un exemplaire A3 imprimé sur un beau papier affiché sur le mur du café.

« Elle était journaliste à Adana avant d'émigrer.

– J'adore cette fille, elle m'épate. Sans elle je me serais enfui depuis longtemps. »

Il a pris les anciens numéros, a ricané à la lecture des éditos, la prose de Caterina ne l'impressionnait pas. Pour le reste, il s'amusait des reprises des canaux de news sous forme de brèves *écrites*, le monde au ralenti.

« De la slow press ! C'est elle qui fait tout ça ? »

Et il n'a pas posé plus de questions, se replongeant dans la lecture du journal, tout chargé de ses préjugés. Carlo n'a pas eu envie de lui parler des moments de travail collectif ni de sa propre participation. S'il l'avait fait, pourtant, les choses auraient pu être différentes.

« Le samedi soir, nous mangeons tous ensemble.

– La présence est obligatoire ? demande Forni.

– Bien sûr que non. Généralement la moitié des résidents sont là. Les familles Ilanko et Saramay font partie des piliers, et les Caspelli, au deuxième, Mona cuisine très bien. Moi je fais des salades.

– Il a dîné avec vous, ce soir là ?

– Je tenais à ce qu'il y soit.

– Et il vous a raconté quoi, alors ? »

Elle bluffait, elle ne savait rien de ce qu'il avait pu dire, elle ne pouvait pas le savoir. Au moment de l'apéritif, Ferru avait parlé de Mlle G., alors qu'elle se tenait à l'autre bout de la cour, installant le buffet du dîner et Carlo n'avait pas aimé commenter les gestes de la Kafhire alors qu'elle n'entendait pas, mais il n'avait rien fait pour faire taire Ferru et le détromper de ses délires.

« Ce que j'adore avec ces filles, c'est la différence entre ce qu'on voit et ce qui bouillonne par dessous. La façade bien sage pour plaire aux parents est un leurre, elles sont comme les autres. Chez elle, c'est gratiné... Elle vous lance des signes, vous ne les voyez pas ?

– Quels signes ?

– Tu n’as pas envie de les lire. Tu travailles trop, fratello. Tu aurais dû être moine. Cette fille il faut savoir la lire entre les lignes. »

Forni regarde son écran noir – Carlo comprend enfin, surface polarisée, il faut être assis là où elle est pour voir ce qui s’y affiche.

« Alors, il vous a raconté quoi votre frangin ? Sinon il ne vous aurait pas laissé son cell. »

Touché, il a réagi, elle a vu qu’il a réagi, évidemment qu’elle sait pour le cell. Vu que Ferru n’est plus là et qu’aucun de leurs trackers n’a accroché la puce de Ferru. Forni ne sourit plus, elle capture le regard de Carlo.

« Un mois d’hospitalisation, genoux cassés, cervicales fendues, je te passe les détails. Il ne fait pas bon devoir de l’argent à Ferruccio Seyers. Le garçon a vingt-trois ans, ce n’est pas un ange, il s’appelle Giulio Casaubon mais je suis sûr que ton frère n’a même pas pris la peine de te donner son nom. Alors tu me dis tout ce que tu sais, tout ce qu’il t’a dit, tu me donnes tout ce qui peut nous aider. Sinon tu es son complice. Et tu en assumeras les conséquences. »

Carlo soupire, cherche une échappatoire, il n’y en a pas. Il doit ce sale moment de solitude, cette confrontation à Ferru. Il rassemble la colère en lui, pour pouvoir dire ce qu’il peut dire, sans rien lâcher sur les points où il ne faut rien lâcher.

« Il m’a parlé de trucs, il m’a fait des confidences... Je ne peux pas...

– On s’en fiche. Raconte-moi. »

Il parlait surtout de Mlle G., de *la lire entre les lignes*. Alors Carlo a essayé de détourner la conversation sur autre chose et là, Ferru a parlé de sa « belle connerie ».

« Votre petit paradis, là, ce n’est pas vraiment pas mon truc. Ni votre bouffe, ni vos règles, je trouve que c’est de l’hypocrisie et du mépris pour les gens normaux, mais je sais que tu t’en fous et ce n’est pas mon problème. Le fric que vous détournez des gens qui en ont vraiment besoin pour vos petites satisfactions morales, ce n’est pas mon problème. Le seul vrai truc bien, ici, c’est la jolie demoiselle G. Mais c’est gentil de ta part de m’accueillir, j’en ai vraiment besoin, j’ai surtout besoin de vos brouilleurs. J’ai fait une connerie, une vraie, une belle. Ce que je te dis, tu le gardes pour toi. »

Ce n'était pas la première fois que le grand frère faisait une « belle connerie » et il en parlait, trop fort comme toujours. Carlo l'a entraîné un peu plus loin, a joué les blasés, lui a demandé s'il avait des problèmes de fric. Ça l'a fait rire.

« J'ai trois cents mille euros, là, sur moi. Le seul problème est que je les ai en silkcoins, liés à la puce de mon cell... C'est le petit détail marrant. Parce que je suis tracké. C'est pour ça que je suis chez toi, avec du fric dont je ne peux rien faire. Je dois quitter l'Europe pour débloquer tout ça.

– Qui te tracke ? (petit frère informaticien la ramène, regarde comme je suis compétent !)

– Police d'Etat. Avec alerte européenne. Leurs scanners peuvent attraper mon appareil, même éteint. Heureusement un copain m'a appelé juste avant qu'ils lancent la recherche, je suis resté calme et je suis venu chez vous, ils savent que je suis en ville et que j'ai mis mon cell dans une cage isolante, alors maintenant ils attendent que je fasse clignoter leurs alertes pour me chopper quand je serai dans un endroit cloisonné, comme un aéroport, par exemple. Toutes mes cartes bancaires sont sous surveillance, et mon appartement, et ma voiture, la totale. »

Et personne n'entendait. G. passait souplement entre les tables pour dresser le couvert et elle a souri – à Ferruccio en particulier, il lui avait sorti son répertoire de gentillesse et d'assurance virile et elle avait marché. Et les idées de Carlo filaient très vite, Ferru en train d'embobiner G. (le studio aux rideaux violets, y était-il déjà entré ?) et toutes les causes du tracking avec alerte au niveau européen. Des magouilles dans ses projets immobiliers, une affaire avec la mairie qui tourne mal ? Ferru a souri à G. et Carlo s'est dit alors qu'il avait buté quelqu'un. La colère l'avait dépassé et il avait tué quelqu'un. Ferru a suivi ses pensées :

« Pas ce que tu penses. J'ai fait un investissement malheureux et un cousin de Caserta a cherché à m'embrouiller et à me faire croire qu'il ne pourrait pas me rembourser, soixante mille euros quand même... En même temps j'ai su qu'il montait un atelier textile avec des Milanais, des Suisses et avec *mon* fric. Je lui ai laissé quinze jours et je l'ai appelé quinze fois, toujours aimable. Je suis accommodant, j'ai fait des propositions d'arrangements. Il l'a pris de haut. Alors je lui ai rendu visite et je lui ai cassé quelques os et j'ai repris mon fric (il a sorti son cell de sa poche). D'habitude je ne fais pas ça, mais c'est important de se faire respecter. Mais ce connard a des relations, jusqu'à la police d'Etat. Il me l'avait dit, je ne l'avais pas cru et j'ai eu tort. Et voilà. Ils ont prévenu tout le monde contre moi. Je n'ai jamais de chance. Heureusement que j'ai un gentil frère. Tu me dénonces ?

– Tu ne m'as rien dit. Je ne sais rien »

Et Carlo a fait une grosse entorse aux règles de la communauté. Parce que la famille, c'est important. Ferru a approuvé.

« Je pars en Tunisie, avec mon fric, le temps de le convertir et de me trouver un bon avocat, mais la voiture et les avions me sont interdits, il me faut un bateau rapide, et partir la nuit, ça ne s'organise pas comme ça. Je vais rayer un paquet de gens de mon carnet d'adresses, tout ceux qui se disent que c'est le moment de se jeter sur l'homme à terre, j'ai déjà eu quelques jolies démonstrations. Ça vient, je devrais partir mardi. Je ne pensais pas que vos communautés serviraient comme ça à quelque chose, mais tu vois... Je reste encore quelques jours chez vous à faire le dos rond et... »

Les mots d'excuse n'ont jamais été son fort. Le monde de Ferruccio tourne autour de Ferruccio, de ses aventures, de ses mauvais choix, de l'achat de cet immeuble à Afragola, de l'emprunt Trevys, de sa brouille avec Fredrick Gallup, de Francesca, des parents de Francesca, de tous ceux qui l'empêchent de réussir. Et Carlo marchait à chaque fois, se sentant obligé de l'aider, parce qu'il était son frère et qu'il portait une dette perpétuelle, que chaque élément de sa vie, son boulot, Felix, le Posi, chacun est un reproche, un élément de la dette, un acquis qu'il avait et que Ferruccio n'avait pas encore et que, en quelque sorte, le monde devait lui rembourser. Par équité.

« Je lui ai demandé quand il partirait, il m'a dit lundi, au plus tard mardi.

– Où est-il parti ?

– Hors de Schengen. En Tunisie, sans doute. Pour ce qui s'est passé à Caserta, il n'est pas rentré dans les détails, j'ai toujours eu peur qu'il fasse quelque chose de violent, il est affreusement sourcilieux sur ces histoires de paroles données, d'honneur...

– Marre des mecs qui confondent l'honneur avec leur bite. Qu'est-ce qu'il t'a dit sur cet argent, ces trois cent mille en silkcoins ? Il t'a dit d'où ça venait ?

– Je vous ai raconté ce qu'il m'a dit.

– Casaubon lui devait soixante mille. Mais il avait bien plus que cette somme, anonymisée, sur sa console. Comme une mallette de liquide. Ton frère est un malin, ou alors il n'a pas su résister à la tentation, et il a tout ramassé. Trois cent mille. Est-ce que tu vois où je veux en venir ? »

Trois cent mille. Ferru avait dit ça, il avait donné quelques détails. Le tout en *pièces de soie*, des silkcoins, transférés depuis la machine de Casaubon sur la puce

du cell de Ferruccio, avant transformation bancaire. Et après avoir planté Carlo sur cette nouvelle, il était allé mettre la table avec Mlle G., le meilleur compagnon du monde, elle riait comme on l'avait rarement vue rire, il était resté dans son orbite pour toute la soirée, Carlo aurait pu intervenir, mais pour dire quoi ? Pour donner quelles leçons de morale ? Trois cents contre soixante, c'est un peu plus que de rattraper un préjudice moral... Fe s'était montré impossible, ils étaient montés tôt, vers neuf heures. Carlo avait pu redescendre deux heures plus tard pour boire un verre de Primitivo avec Mona et son nouveau copain. Ferru avait disparu et Mlle G. aussi, avec lui, sans doute. Carlo avait regardé vers les fenêtres du studio du rez-de-chaussée, son antre à elle ; vers les rideaux de soie sauvage entre lesquelles il croyait voir filtrer de la lumière mais au fond il n'y avait pas prêté attention, il pensait aux trois cents, à la puce trackée, il se demandait si le petit était malade, et il était remonté très vite après ça. Il se rappelle qu'il se sentait mal, ce soir là, même si, à côté de maintenant, toutes ces inquiétudes mêlées lui paraissent risibles.

Là aussi, dans les ténèbres souterraines, la séparation entre les faits et les imaginations ne sont pas nettes. D'autant que le texte ne lance que des pistes. Des voies obscures se dessinent dans lesquelles la sauvageonne se précipite, un labyrinthe de rocs, de passages aux plafonds bas, de gouffres et de ruissellements devinés. La poursuite reprend/reprendra, les chiens sont remplacées par l'autre – un être singulier à la voix grondante, au pas lourd et rapide.

Un temple antique au bout du chemin, d'antiques piliers gravés, et une porte close, bloquant l'accès à des secrets plus anciens encore. Cette scène n'y est pas : Yinnis griffe la porte, cherchant un accès, et l'autre arrive (est-elle alors femme ou féline ?), et elle l'accueille, lutte, est vaincue, couverte, pénétrée, gémissante. La scène n'y est pas, elle est masquée et c'est là tout l'art. Dessiner autour d'une absence.

Soudain Forni veut faire vite. Comme si elle s'était fatiguée de jouer avec lui.

« On va aller chez toi.

– Comme vous voulez. »

Carlo aussi est épuisé par la conversation, par les allusions permanentes de la femme, par ce qu'elles portent de souvenirs vaguement malsains. Qu'on en finisse. Elle ramasse sa tablette, le suit au deuxième étage, trois pièces, cinquante mètres carrés agréablement. Il s'attend à des remarques acides sur son niveau de vie, sur leur confort, sur les boîtes de céréales, de fruits secs et d'épices, mais non.

Elle regarde l'application sur sa tablette, traverse l'appartement d'un air distrait (en fait, a-t-elle le droit de faire ça ? N'aurait-il pas pu la confiner au bar ? Il s'en veut de son manque de combativité – c'est exactement là qu'elle voulait en venir, le pousser à des mouvements qu'il ne voulait pas faire, ici il a encore beaucoup à perdre...), elle passe dans le bureau, regarde les deux consoles commandant les systèmes de brouillage, n'y prête pas assez attention, non plus qu'aux bricolages, la fairy-box directement reliée à la salle de courrier à l'étage en-dessous, par exemple. Le réseau filaire est interdit, mais personne ne reprocherait à l'administrateur technique du lieu d'avoir tendu des fils ici ou là. Maintenant, Forni se tient debout au milieu du salon, les yeux de nouveau posés sur sa tablette. Elle active quelque chose et un appareil électronique sonne soudain depuis la bibliothèque, le cœur de Carlo accélère au rythme de l'alerte. *Je suis perdu, je suis là, retrouve-moi !* Forni marche jusqu'aux livres, regarde à côté de l'intégrale des nouvelles de Ballard en en sort le cell de Ferru. D'un glissement, elle désactive les cris de la machine.

« Et voilà. Tu n'as pas trahi ton frère. Tu n'as même pas eu à me dire où son truc était planqué. Parce que vous ne brouillez pas le bluetooth.

– La portée est trop courte, ça n'en valait pas la peine.

– Tu comprends que je l'emporte. »

A cela, il ne répond rien. Il adopte une figure neutre, vaincue. Elle le scrute mais ne s'attarde pas, tourne et retourne le rectangle noir dans sa main puis le glisse dans son porte documents. Elle a eu ce qu'elle voulait, maintenant elle est pressée.

« On te recontactera pour te faire signer les papiers. Mais disons que ton rôle dans cette histoire est terminé. »

Il la raccompagne jusqu'au portail, elle marche vite sur le trottoir, disparaît à un tournant. Carlo ne comprend qu'avec retard le rôle exact qu'elle a joué dans cette histoire, la façon dont elle l'a déstabilisé, a joué sur la culpabilité. *Mon collègue arrivera... peut-être.* Il sourit, de peur rétrospective.

Elle n'a pas poussé l'interrogatoire jusqu'au bout. Elle n'a pas demandé quand Ferru était parti (dimanche, dans la journée), s'ils s'étaient revus après samedi soir, elle n'a pas posé de questions détaillées sur le matériel, sur fonctionnement de la Fairy box, cage de Faraday isolant complètement un appareil radio, captant et routant tous ses appels. Elle comprendra peut-être.

Puis les flics arrivent, les vrais, un homme et une femme. Il est justement à la porte pour les accueillir et se permet de dire : « votre collègue vient de partir.

– Notre collègue ? Quelle collègue ?

– La fille de la police d’Etat. Une certaine Forni. »

Ces deux-là sont moins fins, plus ronds, plus évidents. Ils entrent dans le bar, essaient d’appeler à l’extérieur, s’énervent contre les brouilleurs. La plus grande confusion règne, Carlo est de nouveau interrogé, ils lui posent des questions sur le cell de Ferruccio, l’engueulent quand ils apprennent qu’il l’a donné à l’autre. Caterina veut leur parler de Mlle G. mais ils n’en ont qu’après Ferruccio et les trois cent mille en silkcoins stockés sur son cell.

« Vous vous rendez compte qu’elle est partie avec ça dans sa poche ? Que vous lui avez donné tout ce fric, juste comme ça ? Ça vous arrive de réfléchir ? »

Carlo n’a pas de problème à paraître ahuri, affolé, complètement dépassé. Il suffit de suivre la pente naturelle.

« Je n’avais le choix. Elle m’a mis la pression, je ne voulais pas dire ce que mon frère m’avait dit de garder pour moi mais elle m’a révélé ce qui est arrivé à ce type et... »

Caterina emmène quand même la policière voir Mlle G., mais l’attention des deux visiteurs est entièrement accaparée par Forni. Il leur faut tout l’après-midi pour digérer l’information, ils emmènent Carlo au commissariat, l’interrogent encore, sur Ferruccio, sur la fausse policière, sur le cell et l’argent stocké sur la puce dont ils vont perdre complètement la trace à cause de son inconséquence. Heureusement, Mona avait pu récupérer Felix, le baigner avec les siens et le faire dîner. Carlo ne rentre chez lui que vers vingt et une heures, récupère le petit garçon chez les voisins et le ramène à la maison pour le coucher. Il n’échappe toutefois pas complètement aux questions gênantes.

« Où est zio Ferruccio ? Mona dit que la police le cherche. Pourquoi est-ce que la police le cherche ?

– La police pense que ton oncle a fait des bêtises, il va devoir leur expliquer ce qu’il a fait. Mais ils ne savent pas où il est.

– Il a fait quelles bêtises ? »

La liste serait un peu pénible à détailler. Carlo enrobe l’affaire et lit une histoire à Felix, il s’endormira trop tard cette nuit et il sera crevé demain quand sa mère le prendra. Ce sera le moindre des dégâts de cette affaire. Une fois le petit endormi, il passe dans la cuisine et se sert un verre de vin qu’il boit dans le noir, près de la fenêtre. Le jardin est plongé dans la nuit, il y a toujours de la lumière derrière les rideaux violets, qui ne s’éteint qu’à minuit.

Le #37, s'il se fait un jour, reprendra le récit plus tard. Toujours sous terre, toujours dans le noir. Elle se relèvera, le corps douloureux, la mémoire embrumée, quelques éléments marquants les souvenirs comme des amers... La statue d'Antinoos, les aboiements des chiens, la chute et la grotte, la présence dans le noir... Qu'aura-t-elle vécu ? Qu'aura-t-elle rêvé ? La scène non-écrite du #36 résonne d'échos dont on trouve la trace dans le vocabulaire, le rythme, plus que dans l'évocation des faits.

Le dimanche matin, Fe s'était réveillé à sept heures, ils avaient pris le petit déjeuner tous les deux avant de descendre profiter de la fraîcheur au café, et c'est là que Caterina lui était tombée dessus avec la figure de l'institutrice en colère.

« Où est ton frère ? Il va falloir qu'il parte. On va appeler les flics et il va partir avec eux. »

Sur le coup, Carlo a cru qu'elle savait, pour le cousin de Caserta, pour les trois cent mille en monnaie électronique... Il eu la bonne idée de la laisser parler, en fait il n'était question que de Mlle G. Cat faisait sa donneuse de leçons, mais pas face à la bonne personne. Ferru était à l'appartement, il dormait encore, Carlo a dit que G. et lui étaient adultes, qu'il fallait qu'ils règlent leurs affaires ensemble, autant éviter la rencontre entre Ferru et Caterina, si elle lui sortait son grand discours sentencieux il allait se mettre en colère. Mais Cat a enfoncé le clou :

« Tu es le garant de ton frère, tu comprends ce que ça signifie ? Guldar pleure chez moi depuis ce matin. Je l'emmène à la police, et les flics vont venir ici pécher ton abruti de frère, c'est pour ça que je te demande où il est. »

Carlo aimait bien Caterina. Il se l'était redit plusieurs fois. Pour son engagement, sa passion, sa manière de coiffer ses tresses, son charme amer. Parce qu'elle n'a jamais été heureuse et que le Posi est ce qui ressemble le plus à un accomplissement pour elle. Que la police vienne ici était une mauvaise idée, pas sans prévenir Ferru. Alors il avait gagné du temps.

« Tu veux que la police vienne ici ? »

Sollicitude, entraide, ouverture. Personne au rez-de-chaussée ne veut voir d'uniforme au Posi. Trop de situations irrégulières, de cousins aux vacances trop prolongées. Et G. elle-même. Son dossier de demande d'asile qui traîne, traîne, ses dates dépassées, l'ambiguïté administrative...

« Ça ne va pas se passer comme ça. On va parler de ton frère et ton attitude au conseil cet après-midi. Je vais demander aux autres ce qu'ils en pensent, mais je ne pensais pas que ce genre de connard existait encore.

– On reparle volontiers. Je vais faire le point avec lui, il présentera des excuses. »

Elle avait soupiré, ce n'était pas des excuses qu'il fallait aux yeux de mollah Caterina, mais une reddition complète, à genoux, en chemise.

Ferru n'avait rien présenté du tout. Au lieu de remercier Carlo de l'avoir réveillé et prévenu, il avait passé son temps à pester contre les tordues.

« Je ne m'en sors pas avec les perverses qui disent tout et son contraire, oui et non à la fois, qui te racontent leurs fantasmes tout en jouant les pucelles effarouchées, ça me met hors de moi. J'ai l'impression d'être passé d'un piège à un autre, désolé pour les difficultés que ça va te causer mais c'est toi qui as choisi de vivre avec ces fêlées, ça va faire un drôle d'environnement pour grandir à ton gamin. »

Carlo n'avait pas envie de lui expliquer à quel point lui aussi, Ferru, pensait de travers. Il devait partir, et vite, avant que la dictature des filles du conseil prenne une décision absurde au nom des larmes de Mlle G.

Ferru avait commencé alors à monter des plans compliqués où Carlo garderait le cell et irait se connecter au café en face, opérant le transfert en vitesse juste avant l'arrivée des flics, pendant que lui, Ferruccio, se planquerait en ville. Pendant qu'il parlait, Carlo avait installé le cell dans la fairy box, reroutant toutes les connexions et empêchant la puce d'être reconnue à l'extérieur. Puis il s'était connecté en distant sur les consoles de la salle de courrier et avait laissé la main à Ferru.

« Commence par faire ton transfert. Ce sera déjà ça de fait. »

Il avait fallu expliquer l'astuce technique trois fois, la bulle d'isolation à l'intérieur d'une bulle d'isolation. Ferru était passé de la peur à l'émerveillement puis à la joie.

« Petit frère, tu es merveilleux ! Tu me donneras ton numéro de compte, il y aura dix pour cents pour toi. Tu feras aussi un joli cadeau de ma part à la demoiselle, qu'elle garde quand même un bon souvenir de ma visite ! »

Au moment de la réunion du conseil l'après-midi, Ferru était parti. Après des heures de tergiversations et de balancement, ils avaient décidé d'appeler la police et c'était cette Forni qui s'est pointée en premier. Carlo n'a pas vu Ferru quitter les lieux, ni même Felix. Il ne lui a rien expliqué, sur le *Diario*, sur qui rédige les épisodes du jardin.

Les choses vont se tasser, les blessures se refermer. Mlle G. sourira de nouveau, tout pourra continuer comme avant, le *Diario di Posi*, le *jardin d'Antinoos*. Il a relu les statuts, la présence de Ferru avait été approuvée par le conseil restreint, par Caterina elle-même, devant témoins, ils ne peuvent pas les chasser, Felix et lui, pas pour une histoire comme ça. Tout cela sera oublié, ça n'a pas d'importance. Il essaie de se dire que ça n'a pas d'importance.